

ERNEST DEMUYTER

# BELGICA



ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE

<http://aerostation.free.fr/>

BELGICA

© 1961 by Editions France-Empire  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays  
IMPRIMÉ EN FRANCE

## PRÉFACE

*Le nom d'Ernest Demuyter me rappellera toujours la flambée d'enthousiasme qui s'empara des jeunes gens de ma génération, en 1924, lorsque éclata la nouvelle de notre victoire décisive dans la Coupe Gordon-Bennett. La coupe, fondée en 1906 par le directeur du New-York Herald, devait être attribuée au pays qui, trois fois de suite, sortirait vainqueur. Ce challenge bien américain, qui prenait le globe pour échiquier, semblait devoir être disputé pendant de nombreuses années, vu la rigueur du règlement, le nombre des participants et les hasards de l'épreuve. Pourtant on apprenait que Demuyter, qui défendait nos couleurs, se classait premier en 1920, puis en 1922, puis encore en 1923. Du coup, l'attention du grand public se concentrait sur lui, et c'est le cœur battant qu'on suivit l'épreuve en 1924. Le 19 juin, nouvelle victoire, cette fois définitive. Était-ce possible? Un tel triomphe fit déferler l'allégresse dans la Belgique entière. Demuyter, l'homme du jour, devenait l'idole du peuple et les journaux, c'est le cas de le dire, le portèrent aux nues.*

*Le sphérique revenait à l'honneur. A vrai dire, il n'avait jamais cessé de passionner les foules, toujours avides de contempler l'envol de ces immenses et silen-*

cieuses machines. On ne parla jamais autant de météorologie. Demuyter y était un maître incontesté. Il pénétrait tous les secrets d'Eole : ne commandait-il pas aux vents ? Ne domptait-il pas les tempêtes ? On se répétait ses explications. Une phrase m'est restée de ce temps-là : les courants périphériques des cyclones tournent en sens contraire des aiguilles d'une montre. En théorie c'est simple, mais en pratique... ! Cadrons formidables du ciel, horloge où les vents se meuvent comme des engrenages, où les axes brillent comme des météores, où les roues obéissent à des lois qu'il fallait découvrir... Demuyter ! Quel mécanicien, quel sorcier ! Comme nous admirions ce héros souriant, comme nous eussions voulu pénétrer sa science, nous qui ne connaissions rien d'autre, en fait de voyages aériens, que ce que nous avions appris dans Cinq Semaines en ballon !

Ernest Demuyter, en effet, semble sortir des ouvrages de Jules Verne, et à mon sens nul éloge ne peut être plus grand. On dit souvent que Jules Verne fut le grand amuseur des petits. C'est vite dit, et c'est bien incomplet. L'œuvre de Jules Verne est bien autre chose que cela. Après la défaite de 1870, les livres de Jules Verne, par leur force saine, tonique, roborative, par leur allant, leur haute moralité, ont exercé la plus salutaire influence sur la jeunesse française. Ils lui ont donné l'esprit d'initiative, le goût des grandes entreprises, l'ozone dont elle avait besoin pour ne pas s'anémier dans les sinistres méditations qui suivent une guerre perdue. Et l'on connaît les conséquences : le relèvement rapide, la fondation d'un empire. Dans l'évolution d'un pays, les lectures destinées à la jeunesse ont plus d'importance qu'on l'imagine. Quel dommage que la France n'ait pas eu un Jules Verne en 1940 !

Qu'il me pardonne cet aveu : c'est derrière les cordages de l'Excelsior que je vois Ernest Demuyter, et à mes yeux il descend en droit ligne des Voyages extraordinaires. Mais, de ces romans, il a fait une réalité. Nous sentons en lui un amoureux de l'espace, de l'exploit fabuleux, de la prouesse mirifique ; l'homme qui toise le danger, qui sonde l'abîme d'un œil calme, qui apprivoise d'une main irrésistible les forces que d'autres appellent le hasard. Grandeur humaine d'un tel exemple !

Et ce que j'ai appris de lui par la suite me confirme dans cette opinion. Le Lieutenant Demuyter a conquis en 1912 son brevet d'aviateur. Il est devenu pilote de dirigeable en 1917. Ferguson n'a pas dédaigné de faire un stage chez Robur ; Ardan-Nadar a ouvert la seconde porte du firmament.

Brillante conduite en 1914-1918 : blessé deux fois. Au cours de la seconde guerre 1940-1945, la place d'un tel homme était dans la Résistance. Il fut arrêté à deux reprises. La seconde fois, le 20 décembre 1943, sa femme et son fils furent, eux aussi, privés de la liberté. Sa vénérable mère, qui bravait mille dangers pour sauver des patriotes, mourut à bout de forces le 15 août 1944 après avoir contribué à sauver son fils et neuf autres patriotes. Dernier épisode romanesque : Demuyter condamné à mort fut sauvé dans la miraculeuse aventure du Train Fantôme, le 3 septembre 1944, mais il revenait trop tard pour fermer les yeux de sa vieille maman.

Ernest Demuyter ressemble à sa propre carrière. Grand, solide, doué d'une force calme, il semble toujours attendre le danger avec résolution et patience. Ses traits sont droits et francs ; son regard de force et de

bonté rappelle que, toute sa vie, il a lutté dans les tournois les plus vastes mais les plus pacifiques. Impossible d'oublier cette bonne volonté, l'offre candide qu'il fait de tout son dévouement aux êtres que le sort amène sur ses pas. Un exemple : son culte pour la Pologne. Il a été président des Amitiés Belgo-Polonaises pendant quinze ans. Ce culte date du temps où, tombé du ciel dans ce pays, il y reçut un accueil qui l'a touché. Tout l'homme est là.

Il me souvient qu'en 1921, à l'Assemblée Générale du Comité Central Industriel, le Lieutenant Ernest Demuyter, encore inconnu, prit la parole sur le thème : « Voir plus grand ». Demuyter n'a jamais fait que servir cette idée. Voir plus grand. Faire le bien pour le bien et non pour le succès. Abattre les complexes qui trop souvent nous empêchent de comprendre la mission de notre pays. Travailler au rapprochement des peuples. Apprendre aux nations à se connaître. Enseigner la paix quand le visage de la guerre n'a jamais été si horrible. Conseiller la conciliation quand les suprêmes porte-parole du monde montrent si peu de bon vouloir. Prêcher la raison et la prudence à l'heure où les modernes alchimistes travaillent trop...

*Voir plus grand, voir plus loin, voir plus haut. C'est tout Ernest Demuyter, cela, c'est tout l'idéaliste resté fidèle aux impulsions de sa jeunesse, c'est tout l'homme inaccessible au pessimisme, sur qui les désillusions n'ont pas mordu, et que je me représente toujours dans la grande épreuve, attentif et impassible, debout au sommet de l'azur, voyant les horizons céder et se succéder sous son regard.*

ALEX PASQUIER.

## I

### LA VOCATION

Ce livre, c'est par hasard que j'ai eu l'idée de l'écrire.

Un jour que je cherchais dans mon bureau quelque document introuvable du temps passé, j'ai mis la main sur un petit cahier rouge dont j'avais oublié l'existence. Dissimulé au plus profond d'un tiroir, ce petit cahier d'écolier portait, soigneusement écrits sur sa couverture, un nom : le mien, une date : 1907...

Je reconnaissais à peine mon écriture. 1907. J'avais quatorze ans. Nous habitions en Grèce. Mon père y servait l'Expansion économique de la Belgique. Nous logions dans une maison près du Pirée, le port d'Athènes, et, de la fenêtre de ma chambre, j'apercevais la mer, que j'aimais déjà avec passion, et je suivais des yeux les navires de toutes sortes qui entraient dans le port ou en sortaient. J'observais leurs mouvements et les pavillons qu'ils arboraient, et quand parfois, trop rarement à mon gré, je reconnaissais un bâtiment belge, mon

cœur battait plus fort dans ma poitrine, et je notais son nom et la date de son escale dans un petit cahier, — le petit cahier rouge auquel je ne pensais plus et que j'ai maintenant sous les yeux.

Je me revois à cette époque. Je m'intéresse à mille choses. Je me promène le long des quais, et, comme je parle la langue du pays, je bavarde avec les vieux loups de mer. Si aucun navire n'est en vue, je pars à la recherche de plantes et de fleurs dans la montagne proche, fuyant l'aride chaleur et l'éclat aveuglant de la plaine desséchée.

Là-haut, je m'assieds quelquefois sur un tertre moussu et je regarde alors à mes pieds la ville d'Athènes que l'Acropole domine et dont les marbres antiques évoquent pour moi le souvenir d'une grandeur qui n'est plus.

Mais, quand le soleil descend sur l'horizon, je regagne la maison paternelle. Après le dîner pris en famille, je me retire dans ma chambre dont les murs sont tapissés de cartes géographiques. Il y a un petit bureau où des livres s'entassent en fouillis : manuels scolaires, romans d'aventures, récits sportifs, traités de navigation maritime, sans oublier le *Journal des Voyages* où mon imagination abreuve sa soif de réel et de vécu. Car j'ai aussi, sur une autre table dans ma chambre, les itinéraires que je trace pour des voyages imaginaires.

Pourquoi ne serais-je pas explorateur? L'élan qui me pousse vers l'inconnu des grandes aventures, ce goût que j'ai d'apprendre et de vivre au milieu de la nature, doivent être ceux qui ont guidé les « découvreurs de mondes »... Mais je ne sais pas encore; j'hésite...

Et puis, mes livres d'étude, les « Sciences Commerciales et Maritimes » me rappellent à la nécessité d'un

travail rationnel, loin du rêve où, pourtant, le soir, avant de m'endormir, je me laisse entraîner. Je suis alors capitaine de quelque bolide marin et je sillonne les océans; ou je pilote une machine infernale à chevaucher les nuages, avec laquelle je monte, monte, monte vers un immense soleil rouge...

Et le jour, j'établis des calculs dans le fol espoir de matérialiser les enchantements de la nuit.

Bel âge où le Merveilleux vous sourit encore!...

Un jour, au Pirée, on me permet de m'embarquer, seul, à bord d'un cargo. Je gagne l'amitié du capitaine et de l'équipage, qui m'accordent à plusieurs reprises mon heure de timonerie. J'ai quatorze ans! Je suis heureux!... Et je rejoins Anvers par Gibraltar et la Manche après dix-huit jours de navigation.

Une autre fois, notre petit navire est chargé de blocs de marbre blanc. Nous sommes pris dans une violente tempête.

Notre inquiétude au centre de la tourmente s'augmente bientôt d'un effroi compréhensible : l'arrimage des blocs de marbre, lourds de plusieurs tonnes, s'est relâché et ceux-ci risquent de glisser à chaque mouvement du navire. Des chocs sourds font trembler le cargo de la poupe à la proue.

La tempête dure trois heures, mais, par bonheur, le cargo résiste victorieusement aux assauts de la tempête et les blocs de marbre ne bougent pas. Mais nous avons vécu de durs moments.

Mon goût pour la carrière maritime augmentait de plus en plus. Je fis part de mes aspirations à ma famille de Belgique. A mon grand étonnement, mon dessein fut accueilli avec peu d'enthousiasme :

— Termine d'abord tes études, tu verras ensuite...

Les vacances étaient finies. L'heure du retour en Grèce avait sonné.

Tout en naviguant sur une mer d'huile, je songeais au voyage aérien que venait d'accomplir le Lieutenant Lahm, grand vainqueur de la première *Coupe Gordon-Bennett* :

« Parti de Paris, poussé par des vents d'est, d'abord, du sud ensuite, Lahm a risqué la traversée de la Manche pour atterrir à Flying-Dales, dans le Yorkshire, à six cent quarante-sept kilomètres de son point de départ, après avoir tenu l'air pendant plus de vingt-deux heures... »

Quelle passionnante aventure!

Naviguer au-dessus de la terre comme sur une mappemonde, survoler des villes, avec leurs petites maisons tout aplaties, réduites à un toit, à une fumée; être bercé par le vent au-dessus de la mer, pendant des heures...

Les yeux perdus dans le ciel d'une grande pureté, je rejoignais dans un rêve les hommes de la nacelle. Mais j'ignorais tout de la navigation aérienne, et ne me représentais pas le moins du monde les difficultés d'une ascension en ballon. J'étais encore à l'âge heureux où l'enfant ne voit en toutes choses qu'un mirage éblouissant.

A mon retour en Grèce une surprise m'attendait : une magnifique bicyclette offerte par mes parents en récompense de mes succès aux examens.

Le soir même, je préparais des itinéraires, et le lendemain matin je partais explorer le pays.

A cette époque eut lieu en Grèce la rénovation des Jeux Olympiques sur les lieux mêmes où, dans l'Antiquité, ils avaient connu la faveur des peuples. Ce fut

un très grand événement qui, en dehors de son retentissement mondial, eut, pendant quelque temps au moins, une profonde influence sur mon comportement.

Je me mis à chronométrer mes performances à la nage, à la marche, en course à pied et à bicyclette, si bien que mes parents vivaient dans la plus grande inquiétude à mon sujet et souhaitaient ardemment la fin des Olympiades pour me voir retrouver un état d'esprit plus raisonnable. Et, en effet, le calme revint avec la fin des Jeux du Stade.

Je retournai à mes études avec plus d'assiduité et mes parents furent moins nerveux.

Et pourtant il me fallait faire un effort surhumain pour me remettre sérieusement au travail. Le peu d'enthousiasme de ma famille à l'égard de ma future carrière maritime et les raisons qui m'en étaient exposées me laissaient fort indécis face à l'avenir.

Les nombreux articles écrits à l'occasion de la *Coupe Gordon-Bennett* hantaient mon esprit. Prescience? Peut-être... J'avais conscience d'être à un tournant important de mon existence.

Je me passionnais pour tout ce qui touchait de loin ou de près à l'aéronautique.

Je crains de faire sourire certaines personnes en parlant de vocation; cependant, c'est ce qui se dessinait peu à peu dans mon esprit. J'avais quatorze ans. Je m'étais fait une idée à laquelle je n'allais jamais renoncer : accomplir de longues randonnées aériennes et, peut-être un jour, remporter la *Coupe Gordon-Bennett*.

Je mis mes parents dans la confiance. Ils se rendirent finalement à mes raisons, non sans quelques difficultés.

Le soir, après les « Sciences Commerciales et Maritimes », je potassais des cartes d'Europe et d'Amérique

et je disséquais les données techniques de tous les magazines aéronautiques.

Bientôt, je connus le maniement du ballon libre. Au lieu d'un simple sport, l'aérostation m'apparut comme une véritable science.

Toutes les difficultés ne firent qu'accroître ma détermination de poursuivre mon projet, détermination qui se concrétisa bientôt en une seule idée : faire une ascension. Et toute ma jeunesse ne devait plus être désormais qu'une préparation morale, physique et technique.

Mon exaltation était si convaincante que mes parents me promirent une rencontre avec un aéronaute chevronné. Celui-là même avec qui, plus tard, j'entreprendrais ma première ascension, M. Gheude.

La santé de ma mère me donna l'occasion d'un nouveau voyage en Belgique. En cette année 1907, j'allais avoir la chance d'une prise de contact pratique.

Nous sommes au mois de septembre. L'Aéro-Club de Belgique organise son Grand Prix. Je me rends à cette manifestation et, pour la première fois de ma vie, j'assiste à un départ de ballons.

Les décollages se succèdent en présence d'un public nombreux. Mais, à l'approche de la nuit, les spectateurs se font plus rares et c'est presque devant un groupe intime — bien qu'international — que les derniers ballons s'apprentent à quitter le sol, et à prendre les routes du ciel. Aussi, le personnel du terrain m'autorise à me rapprocher des concurrents. Je propose mes services. On les accepte. Et je participe aux manœuvres à mon plus grand plaisir.

Jamais je n'oublierai le tableau de ces départs au

crépuscule. Dans les vapeurs nocturnes qui forment comme un brouillard phosphorescent, les sphères prennent un aspect spectral.

Je suis angoissé et charmé tout à la fois.

Auprès de la nacelle, c'est un aide qui revient porteur d'un appareil, puis c'est un cordage ou l'attache d'un cabillot qu'on vérifie. Enfin, on ramène l'ancre, le guide-rope, le fanion. Le ballon, retenu par les hommes, est conduit sur le lieu d'envol.

J'ai aidé aux préparatifs de l'aéronaute français Leprince. Il me serre la main, je lui souhaite un bon voyage, puis la nacelle s'élève au milieu des « au revoir », pour s'évanouir peu à peu dans la nuit.

Le dernier ballon parti, je quitte le terrain. Je me dirige vers la gare. J'arrive à Bruges, où j'apprends que je n'ai plus de train pour regagner Ostende. Que m'importe. Il fait beau. J'attendrai le premier convoi dans le hall de la gare.

Pour passer le temps, je sors des cartes géographiques de mes poches (j'en emporte toujours quelques-unes). Je trouve un crayon, une feuille de papier, et je calcule :

« Partis de Bruxelles par vent nord, ils se dirigent vers le sud. Ils atterriront, soit à proximité du centre de la France, ou peut-être du golfe de Gascogne... A moins que certains ne modifient leur altitude et suivent des courants bas qui... »

Et mes premières prévisions s'avèrent assez justes.

Par la suite, je participe en tant qu'aide à plusieurs autres manifestations. J'ai été présenté à M. Gheude, le vaillant aéronaute et je ne le lâche plus d'une semelle.

Que de fois ne me retire-t-on pas désespéré de la nacelle? Que de fois ne doit-on pas m'éloigner des lieux du départ au moment du « lâchez tout! » Que de fois

ne pleuré-je pas à la vue de mon beau rêve, remis pour la nième fois à plus tard...

Les vacances sont finies. Je m'acharne sur mes « sciences » pour m'adonner plus vite à « mon » aéronautique.

Enfin, lors d'un nouveau retour au pays et de contacts plus étroits avec M. Gheude, après bien des ascensions manquées, je reçois la promesse formelle de ma première « randonnée » aérienne, qui sera mon baptême de l'air.

## II

### MA PREMIÈRE ASCENSION

1908.

Depuis le jour où M. Gheude m'avait fait cette promesse, je ne tenais plus en place. Je ne vivais que dans l'attente du grand événement.

Enfin, ce jour arriva. L'Aéro-Club des Flandres organisait un départ de ballons. M. Gheude devait en être. Moi aussi. Du moins je le croyais.

N'avais-je pas connu une cuisante déception, il y avait quelques semaines à peine? Et après quels efforts méritoires! Le ballon était entreposé à Solre-le-Château; le départ devait avoir lieu à Sivry; il y avait quelque sept kilomètres à parcourir du lieu du gonflement au lieu de départ, une vraie marche forcée sur une route rocailleuse en retenant un ballon toujours prêt à s'élever. L'aérostat arriva à bon port. J'allais monter dans la nacelle, quand survint une personnalité qui exprima le désir d'accompagner M. Gheude. Jugez de mon





A l'époque où le monde des savants et des constructeurs de machines volantes s'interroge sur la possibilité de relier la Terre aux Planètes inexplorées et de voyager au milieu des Galaxies les plus éloignées, **Ernest DEMUYTER** nous raconte comment, il y a à peine plus de trente ans, il conquiert la maîtrise de notre atmosphère terrestre.

A bord de son ballon sphérique, - le fameux **BELGICA** - cet homme audacieux et volontaire, ce Belge à l'enthousiasme quasi méridional, dont l'enfance s'était écoulée en Grèce, comprit l'un des premiers ce que l'étude de la météorologie devait apporter à la navigation aérienne. D'un sport qui était l'apanage de quelques " casse-cou ", il fit ainsi une véritable science où la connaissance et l'utilisation des courants aériens, des conditions hygrométriques et de l'influence des rayons solaires lui permit de s'adjuger de haute lutte toutes les courses de son époque et de ramener notamment en Belgique ce prestigieux trophée : la **COUPE GORDON-BENNETT**.

Les souvenirs d'aéronaute d'**ERNEST DEMUYTER** sont, en même temps que le plus passionnant récit d'aventures, une leçon vibrante d'énergie, de patriotisme et de foi.